

Dominique Bourg

UNE NOUVELLE  
TERRE

Pour une autre  
relation au monde

DESCLÉE DE BROUWER

Voilà un essai ambitieux. Dominique Bourg ne se contente pas de passer en revue les grandes questions que pose actuellement l'état de l'environnement terrestre, et que l'on ramasse sous le terme d'Anthropocène ; il questionne l'essence même de notre civilisation, jusque dans sa spiritualité - ou son absence de spiritualité. Les six chapitres sont intitulés : 1. L'Anthropocène et le changement de nos modes d'habitation et de conception de la Terre ; 2. Des dommages transcendants ; 3. Spiritualité, nature et société ; 4. Esprit, Terre et spiritualité ; 5. La modernité à bout de souffle ; 6. Vers une société plus respectueuse du donné naturel.

Comme le montrent ces divers titres, Dominique Bourg, auteur connu pour ses nombreux ouvrages en philosophie de l'environnement, et professeur ordinaire à la Faculté des Géosciences et de l'Environnement de l'Université de Lausanne, n'est pas du bord des climatosceptiques et consorts. Certains des phénomènes qu'il rapporte ont même de quoi faire frémir ; par exemple à propos du réchauffement climatique : « Avec les cyclones

Haiyan aux Philippines (2013), Pam au Vanuatu (2015) et Irma dans les Antilles (2017), des rafales de vent ont atteint ou dépassé les 340 km/h, et même 379 km/h pour le premier, soit une vitesse s'approchant de celle du souffle d'une bombe » (p. 37).

Bourg ne cache donc pas que c'est l'habitabilité même de la Terre qui est sérieusement mise en péril. Il parle en la matière de « dommages transcendants » : « Ces derniers ne concernent plus la détérioration de tel ou tel aspect de notre environnement, de notre cadre de vie, mais les conditions même d'habitabilité de la Terre, pour le genre humain et les autres espèces » (p. 48). Loin des rêves de maîtrise que, dans le fil de la modernité, caressent les chantres du transhumanisme et de la géoingénierie, il écrit : « Les suites non désirées de nos actions, produites par notre appartenance au système Terre, pourraient prendre, avec le développement des dynamiques de l'Anthropocène (climat et autres changements en cours), une tout autre dimension. (...) Les instruments technologiques de la maîtrise débouchent ainsi sur la perte totale de maîtrise » (p. 48-49).

Effectivement, l'Anthropocène, pour Bourg, signifie une rupture historique, un renversement des certitudes qui furent celles de la modernité : « l'Anthropocène nous reconduit, sous une forme certes très différente, à notre attachement initial à la Terre, alors que la modernité prétendait pourtant s'arracher à la nature » (p. 24). « L'idée même d'une maîtrise de la nature présuppose une sorte de face-à-face homme-nature, avec une humanité quasi extérieure à la nature, la manipulant du dehors à la manière d'un metteur en scène agençant sur la scène d'un théâtre quelque décor, sans en être partie prenante. Or, ce qui se joue avec l'Anthropocène, une forme d'entrelacs inextricable entre phénomènes humains et naturels, rend au contraire caducs tant l'idée de maîtrise que le dualisme qui lui était attaché » (p. 22).

Du même coup, devant des notions nouvelles comme celle de dommage transcendantal, certaines notions qui ont fait florès à l'époque moderne, telle que celle de risque, perdent tout sens, aussi bien en termes de temps qu'en termes d'espace : « le changement de la composition chimique de l'atmosphère est un phénomène destiné à durer des dizaines de milliers d'années. L'extinction des espèces en cours ne pourra être comblée par la vie elle-même qu'au gré des prochains millions d'années. Parler dès lors de risque n'a aucun sens » (p. 60).

Ces divers constats mènent Bourg à récuser certaines des options les plus fondamentales de la modernité - telles que le dualisme, l'universalisme, la croissance... - et à plaider, en fin de compte, pour un « programme d'autolimitation » (p. 183). Dont acte, et ce pleinement d'accord. Nous sommes là dans ce qui, petit à petit, est en train de devenir une orthodoxie de notre temps. N'étant nullement de ceux qui s'y opposent, je ne sous-estimerai pas la



universelle, mais d'un transcendantal concret, en ce sens que ladite fonction est toujours incarnée au sein d'une société, historiquement située » (p. 74).

Or, faute de rapprochements avec la longue et transculturelle histoire de la problématique des appareillages relationnels susdits, Bourg n'éclaire pas vraiment ladite « modalité », au point que son propos sur la « spiritualité » peut en devenir confus. Il écrit, par exemple : « Là où la spiritualité et ses deux fonctions nous portent traditionnellement au-delà de l'espace social, les formes modernes de spiritualité nous rabattent vers l'espace intérieur de la production et de la consommation. Il n'est de spiritualité moderne que honteuse, rabattant toute extériorité dans l'immanence du social » (p. 77). D'accord sur le fond, mais l'emploi du terme « spiritualité », en l'occurrence, paraît bien peu adéquat...

La question ne porte pas que sur l'emploi d'un terme. Dès lors devient problématique toute une perspective, qui est justement celle sur laquelle l'ouvrage se termine, et qui donne le titre même du dernier chapitre : « Vers une société plus respectueuse du donné naturel ». Ce « donné naturel » fait irrésistiblement penser à l'*Umgebung* (le donné environnemental) selon Uexküll, dont toute la mésologie (*Umweltlehre*) a consisté à montrer que ce qui existe concrètement pour le vivant n'est justement pas l'*Umgebung*, mais l'*Umwelt*, c'est-à-dire le milieu qui se construit dans l'appareillage (le « contre-assemblage », *Gegengefüge*) réciproque du vivant et de ce milieu-là, à partir de la matière première qu'est l'*Umgebung*. Vers la même époque, s'agissant cette fois spécialement des milieux humains, la mésologie (*fûdoron* 付道論) de Watsuji montrait que la réalité concrète n'est pas l'environnement naturel (*shizen kankyô* 自然環境), mais le milieu (*fûdo* 風土) qui se construit historiquement dans l'interrelation d'une société et de ce milieu qui lui est propre, et qui n'est donc jamais l'en-soi de l'environnement naturel.

C'est dire que le « donné naturel » dont parle Bourg demanderait un sérieux bémol d'ordre mésologique<sup>[1]</sup>, faute de quoi il risque de nous faire retomber dans la vieille ornière du déterminisme, que l'école française de géographie, avec son « possibilisme », avait pourtant dépassé voilà déjà plus d'un siècle. Une fois pour toutes, il est aujourd'hui établi, aussi bien en sciences humaines (Watsuji, etc.) qu'en biologie (Uexküll, etc.) et en physique (Heisenberg, etc.) qu'il n'y a pas de « donné naturel », mais des modalités d'accès contingentes et historiques à l'*Umgebung*. Ces modalités-là, c'est justement ce que Bourg appelle « spiritualité » ; et son propos même - propos auquel, répétons-le, je m'associe entièrement -, par conséquent, eût exigé un peu plus de cohérence dans sa propre *prajñapti*.